

vaient pas siéger ce jour-là au tribunal révolutionnaire.

Le surlendemain, ils allaient reprendre leurs terribles fonctions, lorsque arriva dans la nuit la nouvelle de l'événement du 9 thermidor, qui frappait Robespierre, anéantissait le pouvoir de ses aides et les menaçait de cet échafaud sur lequel ils avaient fait périr tant de victimes. Les rues de Cambrai retentirent des cris d'allégresse, une partie du peuple se porta sur la place d'Armes et renversa cette guilotine rouge de tant de sang, tandis que l'autre courut à la prison de la commune en enfonça les portes, délivra les prisonniers et les porta en triomphe. Quelle joie pour ces malheureux qui se croyaient voués à la mort et voyaient s'ouvrir devant eux les portes de la liberté ! Chacun parmi la foule retrouvait un parent, un ami, un frère, une épouse ; c'était des embrassements, des rires et des larmes. Jacques Béranger, le bon prêtre, bien qu'il fût des derniers à quitter la prison de Cambrai, avait cependant hâte de retourner à Arras, où étaient restées deux jeunes filles, ses nièces, Jeanne et Catherine. Aussi prit-il d'un pas pressé le chemin de sa modeste demeure. Il marchait en remerciant Dieu de sa bonté infinie, lorsqu'il vit une voiture dont le conducteur faisait boire les chevaux à une fontaine, non loin du chemin.

« Tiens ! c'est vous, monsieur Béranger ? vous voilà libre ? lui dit le charretier en l'apercevant son bâton à la main. Eh bien ! j'en suis content.

— Merci, mon ami. Tu le vois, la prédiction de sœur Madeleine s'est accomplie, l'échafaud est renversé, les prisonniers courent les champs.

— Voulez-vous profiter de ma charrette ? C'est celle qui vous a amené ; mais faut pas m'en vouloir, voyez-vous ; il n'y avait pas moyen de refuser si si l'on tenait à sa tête. Voyons, monsieur le curé, montez à côté de moi ; le chemin est long, le soleil est brûlant et la route poussiéreuse.

— J'accepte, mon ami ; la voiture, qui me menait ici, y a deux jours à la mort, me ramène auprès de ma famille, et j'ai hâte d'y arriver.

Quand ils entrèrent dans la ville d'Arras, la nuit était venue ; le charretier, pour toute récompense, demanda au bon prêtre son pardon et sa bénédiction : le vieillard l'embrassa et se dirigea d'un pas léger vers la demeure où lui et ses nièces s'étaient tenus cachés pendant la Terreur.

Dans une pauvre chambre, sous le toit, étaient assises deux jeunes filles travaillant. Une lampe de terre éclairait cette demeure enfumée, qui n'avait d'autres meubles qu'un lit vermoulu, une table et deux ou trois chaises. Au-dessus du lit, un tableau représentant la Vierge et l'enfant Jésus était suspendu au mur ; un rayon de la lampe venait expirer sur cette image, qui, au tremblement de la flamme, semblait vivante et animée. Les deux jeunes filles cousaient en silence. Jeanne, l'aînée, la tête baissée, laissait quelques larmes tomber sur ses mains blanches et maigres. Catherine, la plus jeune, la regardait à la dérobée et semblait faire effort pour retenir sa douleur ; enfin, ne pouvant plus la contenir, elle laissa sortir de sa poitrine un long gémissement. Jeanne ayant levé les yeux sur sa sœur, lui dit en la contemplant avec tendresse :

« Catherine, tu sais le précepte de notre bon oncle : Dieu est le maître, ce qu'il fait est bien fait. »

Puis elle se tut, et toutes deux continuèrent à travailler. « Pauvre oncle ! reprit Catherine, où est-il maintenant ! peut-être est-il mort ?

— Oh ! ne dis pas cela, reprit Jeanne, cette pensée me fait peur : et pourtant, dans la détresse où nous sommes, ne vaudrait-il pas mieux qu'il fût au ciel ? Dieu aurait été clément envers lui.

— Jeanne, reprit Catherine, Dieu a déjà eu pitié de nous, puisqu'il nous a envoyé du travail, alors que tant de pauvres en manquent ; au moins, nous aurons du pain... et combien n'en ont pas ! Oh ? Dieu est bon.

— Oui. Dieu est bon, puisqu'il nous a laissés ensemble. »

A ces paroles, les deux jeunes filles se jetèrent dans les bras l'une de l'autre.

Puis elles se remirent au travail, et Catherine raconta à Jeanne un rêve qu'elle avait eu la veille.

« Hier, ma sœur, la sainte Vierge Marie, qui est là, sur ce tableau, m'apparut pendant mon sommeil : elle n'était pas agenouillée au milieu de ses ruines, devant ce beau Jésus endormi ; elle était debout et portait son enfant éveillé. Elle me souriait de sa bouche divine ; et le petit Jésus me tendait les bras. Puis elle parut sortir de son cadre et s'approcher de moi. Elle toucha de sa main mes vêtements et me dit : Tiens : alors de pauvres qu'ils étaient, ils étaient riches. Au lieu de cette chambre obscure, tout s'illumina d'une lumière éclatante, et nous nous trouvâmes dans une belle église : un prêtre était à l'autel ; il se retourna vers les assistants pour les saluer de ces doux mots : « Que le Seigneur soit avec vous ! » Quelle fut ma joie !... c'est mon oncle ! je voulais m'élancer vers lui... mais, hélas ! je m'éveillai, et cette chère vision s'effaça devant la triste réalité. »

En ce moment on frappa à la porte. Les deux sœurs effrayées tressaillirent en se serrant l'une contre l'autre ; elles s'interrogeaient du regard sur ce qu'il leur fallait faire, lorsqu'un second coup plus fort vint augmenter leur perplexité ; mais une voix du dehors s'écria :

« Jeanne, Catherine, c'est moi, ouvrez donc ! »

A cette voix bien connue, Marguerite s'élança pour ouvrir la porte, et reçut dans ses bras son bon oncle, le vénérable Jacques Béranger.

Deux années s'écoulèrent au milieu d'un travail assidu ; il paraissait léger aux jeunes filles, car ce travail nourrissait celui qui les avait recueillies orphelines. Cependant, cette quiétude devait être troublée, car Dieu envoie des épreuves pénibles à ses plus fidèles serviteurs. Le marchand pour lequel travaillaient Jeanne et Catherine fit de mauvaises affaires, et s'enfuit en emportant une assez forte somme qu'il leur devait pour des travaux terminés ; et, par ce départ, le travail leur manquant tout à coup, elles se retrouvèrent sans pain. Il leur fallut se résigner à vendre peu à peu leurs hardes, afin que jusqu'au dernier moment le bon Jacques Béranger ignorât l'affreuse position dans laquelle ils se trouvaient.

La Noël arriva, c'est-à-dire le 4 nivôse an IV. Le propriétaire des deux chambres que l'oncle et ses nièces occupaient, vint chercher le loyer du semestre. Hélas ! il n'y avait rien pour le payer. C'était un homme dur ; il se fâcha, et Jacques Béranger apprit pour la première fois le dénûment de la petite famille. Jeanne et Catherine supplièrent vainement le maître de la maison en lui exposant leur misère.

« Que voulez-vous, répondit-il, je ne puis me payer de belles paroles, le gouvernement ne s'en contente pas pour l'impôt ; cherchez un autre asile.